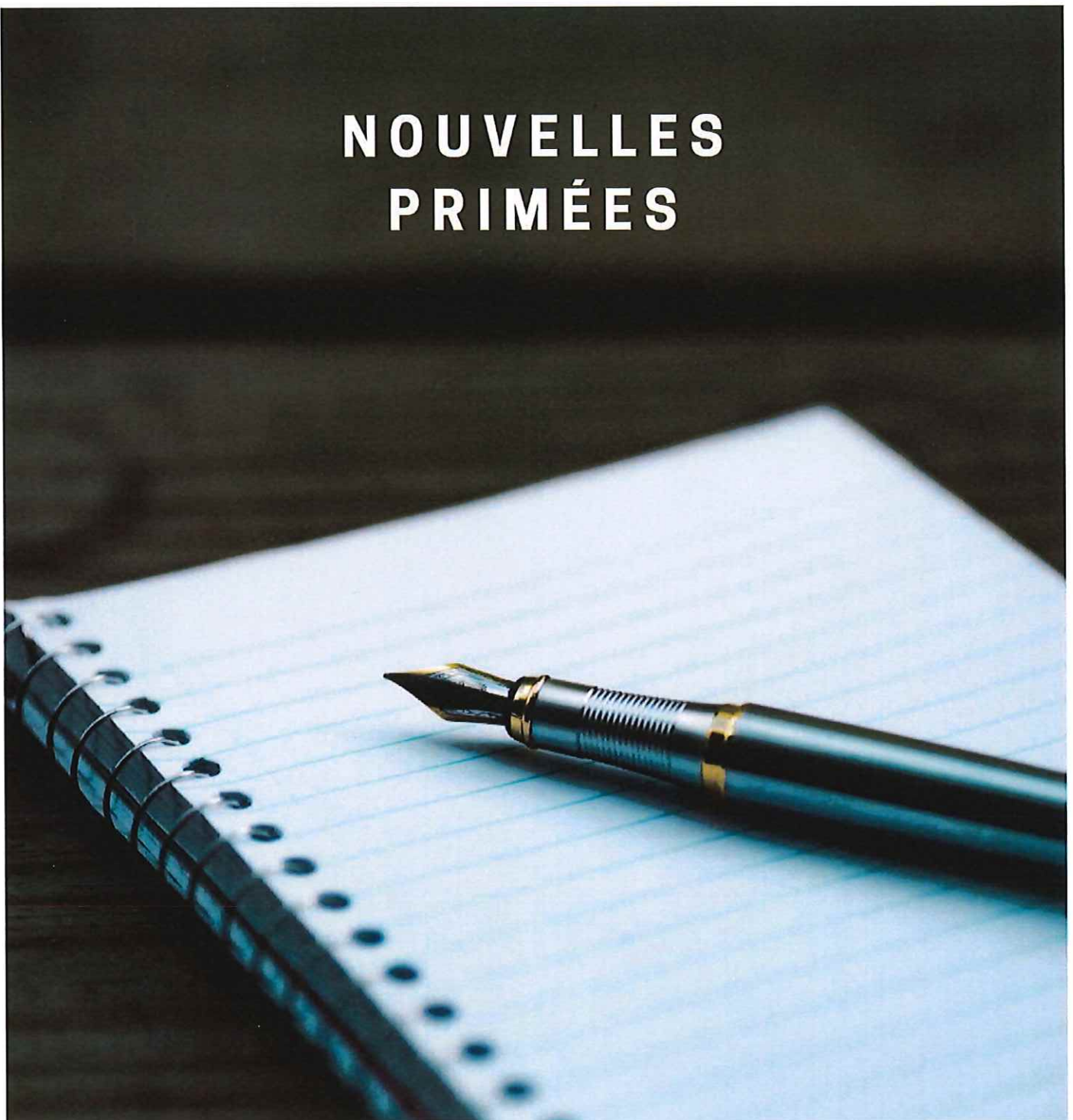


MESQUER QUIMIAC

CONCOURS LITTÉRAIRE 2022

**NOUVELLES
PRIMÉES**



1er prix

*Une surprenante
geïsha*

De Léa RENAUD

Une surprenante geisha.

Le jeune domestique laissait glisser ses pantoufles de papier sur les nattes lisses, tout en légèreté et en élégance, afin de respecter au mieux le silence parfait qui régnait au premier étage. Tous étaient de sortie.

À l'occasion des noces d'une grande famille, Dame Ren, les geishas et les jeunes filles en apprentissage étaient allées exposer leurs talents pour la danse et le chant, vêtues de leurs plus belles parures. Nao aurait bien voulu les accompagner, et ainsi profiter du spectacle offert par les jolies artistes. Depuis qu'il était entré au service de Dame Ren, à l'âge de sept ans, il était fasciné par le travail des geishas. L'enfant admirait leurs tenues chatoyantes et nobles, leurs coiffures sophistiquées et leurs gestes gracieux. Il avait pris l'habitude de se cacher derrière les paravents pour mieux les espionner. Accroupi, à l'abri des regards, il tendait l'oreille pour savourer les mélodies jouées par les geishas durant leurs leçons de musique traditionnelle. Il appréciait aussi les effluves de matcha, un peu amères, ou de jasmin, plus florales, lorsque les jeunes filles apprenaient l'art de la préparation du thé.

Ce matin-là, au moment de leur départ, Nao avait attentivement admiré les geishas. La raison d'être des geishas est artistique ; elles sont des œuvres d'art vivantes qu'il faut savoir contempler sous tous les angles, aussi ravissantes de face que de dos. Nao n'avait eu d'yeux que pour l'envers de Yoshiko, la plus belle des geishas de la maison. Il avait détaillé son obi : la ceinture de soie soigneusement nouée en tambour au niveau de la taille formait un nœud volumineux. Il était d'un rouge écarlate, vif et pétillant, sublimé par le tissu blanc-ivoire du kimono de la jeune femme. Cette couleur avait ensorcelé le serviteur. Puis les geishas avaient disparu. Assurément, les voir danser sous les délicates floraisons des cerisiers lui aurait plu. Pourtant Nao n'avait pas de regret, car il allait s'accorder un autre plaisir.

Toujours sans un bruit, tel un chat, il fit coulisser discrètement le panneau de bois et de tissus, qu'il referma derrière lui. Il venait de pénétrer dans une pièce sacrée ; il y faisait sombre, car la lumière aurait risqué d'endommager les précieux trésors préservés en ces lieux. Nao ouvrit une armoire, s'empara d'une dizaine de boîtes en carton et les disposa devant lui sur les nattes. Il s'agenouilla ensuite pour les ouvrir et prit son temps pour choisir. Tous les kimonos étaient beaux, tous à leur façon. Il fit glisser ses doigts sur les étoffes, frissonnant de douceur au contact de la meilleure soie de Chine. Chacun de ses vêtements avait été fait à la main, nécessitant des heures de travail. Les broderies étaient réalisées aux fils d'or, les peintures faites aux pinceaux. Chaque pièce était unique et avait plus de valeur que lui-même.

Nao n'avait pas le droit de les manipuler. Seules les geishas et les habilleuses y étaient autorisées. Savoir qu'il transgressait ces règles ne faisait que rendre la joie de cet instant plus intense. Simplement poser ses doigts sur ses tissus qu'il n'avait fait que voir, depuis des années, lui procurerait un plaisir singulier. Il se laissa envahir par les couleurs vives et franches des motifs. Il adorait chacune de ses teintes. Le rose poudre lui rappelait les pétales des fleurs de cerisier. Une couleur de circonstance. Le blanc soyeux éclatait de lumière et le noir pur accentuerait la blancheur diaphane de sa carnation. Nao s'était toujours imaginé que ce noir brillant le valoriserait. Souvent, quand il avait visualisé ce moment, il s'était figuré dans une tenue noire, mais finalement, son coup de cœur récent pour le rouge écarlate l'emporta. Nao sortit de sa boîte un kimono couleur de sang et de jeunesse dans la pure tradition japonaise.

Le serviteur ôta ses vêtements professionnels et ses gants crasseux. La toilette confortable mais laide fut abandonnée à même le sol, sans considération, à l'inverse du kimono qu'il traita avec plus d'égards que s'il eut s'agit d'un nouveau-né. Les longues manches glissèrent sur ses bras minces. L'habit l'enveloppa tout entier. Un peu trop grand pour lui, il traînait légèrement au sol. L'obi, l'interminable ceinture de tissu de plusieurs mètres de long, était impossible à positionner seul. Nao l'enroula sommairement autour de sa taille fine. Cela n'était pas conventionnel, mais le domestique saurait s'en contenter.

Ensuite, il alla s'asseoir devant la coiffeuse. Il avait vu faire tant de fois lors de ses espionnages : commencer par le teint, appliquer une poudre blanche sur le visage, un peu de rouge sur les lèvres, puis souligner ses yeux de noir. Il regretta que sa coupe en bol ne lui permît pas de former un chignon. Il ne pouvait pas dégager sa nuque comme il l'aurait souhaité. Ces détails bancals auxquels il ne pouvait rien le décevaient un peu. Il s'efforça de les mettre néanmoins de côté. Il n'allait pas se laisser gâcher ce moment à cause de ces petits riens. Nao se redressa et se mit à marcher dans la pièce, en reproduisant les pas minuscules des jeunes geishas qu'il admirait. Il jeta des coups d'œil narcissiques au miroir de la coiffeuse et s'amusa à exécuter des gestes larges avec ses bras pour savourer les mouvements délicats des longues manches. Elles tombaient joliment comme un voile. Tout était voluptueux, tendre, suspendu.

Le panneau de bois et de tissus s'ouvrit soudainement dans son dos.

Le bruit de cette intrusion brisa la magie de ce moment. Mais ce fut quand il reconnut Dame Ren, la tenancière en personne, que Nao réalisa l'ampleur du drame.

Quelques instants plus tôt, alors que ses filles étaient sur scène, Dame Ren s'était aperçu qu'il lui manquait des ombrelles, indispensables pour préserver leur peau du soleil. Elle était retournée seule à la maison pour les prendre. Elle ne s'attendait pas à trouver quelqu'un dans la pièce des kimonos. Et jamais de sa vie, elle n'aurait pensé contempler un spectacle aussi étonnant que celui qu'elle avait

devant les yeux. Derrière ce maquillage exécuté sans faute de goût, elle identifia avec un temps de retard son jeune serviteur de douze ans, ce garçon qu'elle avait engagé pour succéder à Senzô. Dans quelques années, ce dernier serait chargé d'escorter les geishas lors des sorties, ainsi que de racoler les clients à l'entrée.

À présent, cet enfant avait les joues rougies par le fard et la honte, les yeux écarquillés d'effroi. Dame Ren resta magnétisée par ce visage juvénile et attrayant, dont l'expression figée dans la peur ne faisait que mieux ressortir l'hypnotisme des traits.

Durant d'interminables secondes, les deux êtres se contemplèrent sans oser faire un geste. Puis finalement, Dame Ren murmura :

— Nao, est-ce vous ?

L'air entra douloureusement dans la poitrine du serviteur. Il avait cessé de respirer. La voix de Dame Ren le tira violemment de sa stupeur et il tomba à genoux, colla son front sur la natte tressée et supplia :

— Pardonnez-moi, Dame Ren ! Je jure que j'allais reposer les tenues dans l'armoire. Je jure que j'en ai pris grand soin. Je ne les ai pas abîmées. Je vous demande pardon pour mon comportement.

Tout en prononçant ses excuses, Nao sentit son univers s'écrouler. La faute qu'il avait commise était suffisante pour le faire expulser. Le jeune garçon n'avait nulle part où aller à Kyoto. Il n'avait pour ainsi dire jamais quitté le quartier des geishas depuis son arrivée des campagnes. Il ne savait rien faire à part servir. Et qui voudrait d'un domestique renvoyé ?

Nao venait de tout gâcher pour moins d'une heure de plaisir futile. Il venait de détruire sa vie. Il n'y avait plus désormais que le pardon de Dame Ren pour le sauver.

— S'il vous plaît, pria-t-il alors que sa voix trahissait ses pleurs naissants. S'il vous plaît, punissez-moi ! Punissez-moi, mais ne me renvoyez pas !

— Rangez ce kimono où vous l'avez trouvé, ordonna la voix grave de Dame Ren, rhabillez-vous. Pour l'heure, je m'en vais rejoindre les filles qui m'attendent. Nous aurons une explication plus tard sur cet événement. Je vous ferai appeler ce soir, dans mes appartements.

— Bien, Dame Ren.

Nao ne voyait pas sa maîtresse au-dessus de lui, toujours prostré contre le sol, le plus bas possible, la peur prenant son cœur en otage. S'il y avait eu de la poussière, ce qui n'était pas le cas dans cette maison, il aurait été à son niveau.

Le soir venu, Nao entra dans les appartements de Dame Ren. Tout l'après-midi, il avait attendu que vienne la tempête, le moment de sa condamnation. Il s'assit, les talons sous les fesses, les mains

sur les genoux et la tête toujours humblement baissée. Des larmes coulaient sur ses joues d'albâtre. Sa fierté tentait de les retenir. En vain.

Dame Ren inspira et lui dit :

— Tanaka Nao, ma raison me conseille de vous renvoyer sur le champ, car l'acte de désobéissance que vous avez commis est inexcusable.

Nao garda le silence, ne supplia pas. Sa maîtresse ne lui avait pas donné la parole.

— Cependant, j'ai appris à regarder les petites filles avec un œil d'experte. Je les imagine grandir, s'embellir, devenir femmes, puis évoluer en tant que geishas. Il ne me faut qu'une rapide inspection pour juger du potentiel d'une petite fille. C'est un instinct que j'ai appris et développé au cours des années. Et, pour l'instant, jamais mon intuition ne m'a trompée. En vous surprenant tout à l'heure dans la salle des kimonos, il m'est revenu à l'esprit qu'au début du siècle, avant de devenir une profession réservée aux femmes, le métier de geisha était mixte. Il s'agissait d'hommes et de femmes dont le travail consistait à divertir grâce à la musique et aux chants les clients des maisons de thé. J'ai donc réfléchi et j'ai pris ma décision. Tanaka Nao, n'avez-vous jamais envisagé de devenir geisha ?

2^e prix

Neptune & Co

De Maeva FAURE

Neptune & Co

La porte s'ouvrit avec un grincement et une silhouette discrète entra à pas de loup dans la salle des Bulles.

Des milliers de formes rondes en suspension flottaient paisiblement et projetaient une lumière douce sur un large fauteuil esseulé au milieu de la salle. La silhouette s'approcha d'une bulle et tendit la main, hypnotisée.

« Que fais-tu ici ? »

L'imposant Neptune venait de rentrer dans la pièce, immédiatement précédé par un vent marin qui fit claquer la porte entrouverte. L'intrus sursauta.

« Papa ! Je venais seulement regarder. »

- J'espère bien, choupinette », dit-il avec un rire joyeux. Il reprit son sérieux en observant les yeux baissés de sa fille.

« Tu sais, tu es la seule qui ne m'ait pas déçue. Alors que ton frère... Mais ne parlons plus de lui. Car un jour, c'est sur toi que je compterai pour prendre ma relève et assurer la sécurité des Sept Mers. »

Les coquillages qui ornaient les tresses poivre et sel de Neptune s'illuminèrent à ces mots. Ecume les regarda fascinée. Par rapport à l'apparence fantastique de son dieu de père, elle se trouvait bien ordinaire avec son teint pâle et sa petite stature. Seuls ses yeux bleu lagon identiques au regard pénétrant de Neptune fixé sur elle la rassurait sur leur lien de parenté.

Le dieu des Mers la prit par la main.

« Regarde bien, Ecume. Chacune de ces bulles représente une embarcation en voyage sur l'une des sept mers où je règne. Là, c'est un paquebot qui transporte quelques dérisoires marchandises humaines ou bien ici, un intrépide voilier qui **danse** avec le vent. »

Ecume retint son souffle et regarda de plus près les bulles à sa portée. Chaque boule ronde et transparente renfermait un petit bout de mer, comme une fenêtre s'ouvrant sur un espace-temps différent. L'une d'elles, grosse comme un pamplemousse, renfermait un large catamaran qui venait de jeter l'ancre pour passer la nuit dans une paisible crique des Antilles.

Un couple en voyage de **noces** s'enlaçait sur le pont sous le regard attendri de leurs voisins de mouillage.

Dans une autre de la taille d'un ballon, une navigatrice en solitaire fendait les flots au large du cap Horn en défiant d'immenses vagues déferlantes. Abrisée dans la cabine, elle surveillait d'un air inquiet ses instruments et les vibrations sourdes de la **grand-voile**.

Son attention fut enfin attirée par une dernière bulle plus grande que les deux autres réunies. Une dizaine d'hommes et de femmes blottis au fond d'une embarcation de fortune redressaient soudain la tête à la vue d'un bout de terre. « Lampedusa ! » cria l'un d'entre eux.

Ecume s'arracha avec difficulté à la scène qui se déroulait devant ses yeux. Tant d'histoires passionnantes se racontaient en simultané qu'elle ne savait plus où donner de la tête.

« Pourquoi y a-t-il des bulles plus grandes que les autres ? »

Ecume tourna la tête vers son père, assis confortablement sur son trône pour surveiller les péripéties marines de ses sujets. Il lui sourit, satisfait par sa question.

« Il ne s'agit pas de la taille du bateau, ni même des qualités de marin de ses occupants. La taille de ces bulles d'océan représente le poids des rêves des humains qui ont osé prendre la mer. Il peut y avoir de grandes ambitions dans une simple coquille de noix. »

Mais l'heure de la sieste s'approchait et Neptune bailla.

« Tout me semble calme. Tu peux rester ici si tu veux, mais ne touche à rien. D'accord ? »

Ecume hocha la tête et après le départ de Neptune sur un majestueux coup de tonnerre, elle se jucha sur le trône de pierre. Avec un sourire satisfait, elle s'amusa à annoncer d'une voix solennelle :

« Ecume, déesse des Sept Mers. » Elle esquissa une moue approbatrice : le titre lui allait comme un **gant**.

A cet instant, une des bulles qu'elle avait inspectée il y a quelques minutes se mit à clignoter en rouge comme un voyant de détresse. La mer s'était soudainement agitée aux Antilles et les propriétaires du catamaran essayaient tant bien que mal de mettre à l'abri le mât qui avait cassé sous la violence du vent. Ecume hésita quelques instants. Le mât toujours attaché au bateau risquait de faire chavirer le navire et d'emmener ses occupants avec lui. Son père lui

avait bien dit de ne pas intervenir mais il la prenait encore pour une enfant, incapable de se débrouiller seule. Le moment était venu de faire ses preuves.

Elle rassembla ses mains autour de la bulle où s'agitaient les vacanciers angoissés face à l'ouragan et souffla doucement. La mer se calma et lentement, la **tempête** se transforma en une brise légère. Ecume sourit, satisfaite.

« Qu'as-tu fait ? » La voix de Neptune de retour de sa sieste rugit derrière elle.

Toute fière, elle montra le résultat : la bulle avait perdu sa couleur rougeoyante. Les marins rassurés avaient sécurisé le voilier et retournaient à leur sommeil interrompu.

« Regarde maintenant les conséquences de tes actions », tonna le dieu marin.

Des centaines d'autres bulles dans la salle étaient devenues rouge écarlate.

« Un souffle de vent qui chasse les nuages en Guadeloupe devient un tsunami en Asie. La sagesse d'un dieu est aussi de ne pas intervenir, Ecume.

- Je ne savais pas, supplia la jeune déesse.

- Et pourtant, tu m'as désobéi. Tu me déçois beaucoup, ma fille... »

Il fit un geste et Ecume vit les bulles grossir à une vitesse incontrôlée. Jusqu'à ce qu'elle se rende compte que c'était en réalité elle qui rapetissait. Un souffle puissant l'arracha du sol et la précipita directement dans l'une des bulles. Ses supplications se perdirent dans le vent.

« Pouah ! »

Elle recracha l'eau de mer qu'elle avait avalé et ouvrit les yeux. La mer, rien que la mer, à perte de vue. Une simple planche en bois flottait devant elle. Un jeune homme y était allongé et la fixait d'un air amusé.

« Tiens, tiens... On dirait que je ne suis pas le seul à avoir énervé le patron des sept mers.

- Ouragan ? C'est toi ?

- Et oui. Plus que vingt ans à tirer avant que Père ne me laisse enfin revenir. Mais tu verras, on trouve de quoi s'occuper ici », rajouta-t-il avec un demi-sourire ironique.

Ecume accepta la main de son frère qui la hissa sur le radeau, abasourdie.

Neptune observa ses deux héritiers se partager la planche de bois qui leur servirait d'abri pour encore quelques années. Voilà qui devrait les faire réfléchir. Il relâcha la bulle qui contenait le radeau de fortune d'Ecume et Ouragan, et celle-ci s'envola pour se stabiliser parmi les autres à quelques mètres au-dessus du sol.

Il attendrait patiemment que la bulle grandisse, preuve que l'ambition des deux jeunes dieux de l'océan serait enfin à la hauteur de leurs futures responsabilités.

Car seuls ceux qui savent rêver assez grand peuvent véritablement comprendre le désir insatiable d'aventure des hommes qui partent en mer.

3è prix

*Amour, mariage et
philosophie*

De Julien VILLEFORT

AMOUR, MARIAGE ET PHILOSOPHIE

Jamais en ce 22 janvier 1758, Königsberg n'avait autant été Königsberg. Ses brumes la noyaient, la dérobaient aux yeux du monde et contraignant ses habitants à marcher dans ses rues à petits pas. Son port était envahi par les glaces. Un vent glacial soufflait depuis la mer Baltique, pétrifiant hommes et animaux. Au large, la tempête menaçait. L'hiver avait bien pris ses quartiers en Prusse orientale. Bien qu'ils soient accoutumés ces frimas, les Königsbergeois souffraient et leur moral était tombé aussi bas que le mercure dans les thermomètres. La guerre avec la France et l'Autriche durait en effet depuis deux ans, deux longues et interminables années. Malgré des débuts éclatants, leur souverain, Frédéric II, n'avait pas encore écrasé les troupes de l'impératrice Marie-Thérèse. Elles lui avaient échappé à Leuthen, en décembre 1757, et le roi avait été contraint de prendre ses quartiers hivernaux sans autre succès. Sanssouci ressemblait au château de la Belle au Bois Dormant et à Berlin, l'atmosphère à la cour de la reine Elisabeth-Christine sombrait dans la morosité. Tous les regards se tournaient vers le Nord. La rumeur courait que la tsarine Elisabeth brûlait d'humilier Frédéric II. Elle ne l'avait jamais aimé, car il préférerait la compagnie de ses lieutenants à celle de son épouse. Elle y voyait là une offense à la féminité. Outre cela, la pingrerie et les manigances de l'ambassadeur de Prusse, le comte von Finckenstein, l'avait indisposée. Elle avait donc pris une décision, prodige inouï chez si fuyante personne, répondu par la favorable aux avances de Louis XV et entamé un nouveau pas de danse diplomatique avec le roi de France. Les Königsbergeois retenaient leur souffle : la tsarine les foulerait-elle de ses souliers de satin ?

Un habitant de la ville se trouvait à mille lieues des intrigues politiques et des velléités guerrières de ces majestés emperruquées. En effet, en ce dimanche hivernal, il se mariait. L'annonce de ses noces avait surpris tout Königsberg, jusque-là convaincue de l'enterrer célibataire. Et pourtant, défiant les augures, les Cassandre, les commères et les langues de vipère, Kant s'apprêtait à rompre avec son ancienne existence et à embrasser l'état du mariage. Il envisageait cet acte comme une expérience, un renoncement et un devoir. En ces temps troublés, la Prusse avait besoin de nouveaux sujets pour la peupler et la repeupler, de bras pour la défendre et porter la couronne des Hohenzollern, de soldats. Kant avait longtemps tergiversé, repoussé à plus tard cette fatalité, souhaitant consacrer sa vie à la philosophie, à la métaphysique, à la morale, à la raison pure. Il avait changé d'avis quand, en juin 1757, les Autrichiens avaient contraint Frédéric II à lever le siège de Prague. La patrie se trouvait en péril. Lui n'avait pas l'étoffe d'un militaire, ses armes étaient son intelligence et

sa culture générale. En restait une autre, intime, à laquelle il avait peu recouru, préoccupé qu'il était par ses études et ses recherches. Le moment était arrivé de la dresser face à l'ennemi et d'en faire jaillir des fantassins au service du roi. Kant avait par conséquent posé un genou devant Ursula Neumann et demandé sa main, qu'au passage, elle avait blanche et potelée.

Ursula avait balbutié une acceptation mouillée, avant de tomber raide évanouie dans l'herbe. La pauvre avait tant attendu, tant espéré ce moment, que l'émotion l'avait submergée. Trois années, trois années entières qu'elle était tombée éperdument amoureuse de Kant, qu'elle frappait à l'huis de son cœur, qu'elle suppliait les dieux de la philosophie de lui accorder cet époux. Cupidon l'avait atteinte en pleine poitrine un soir d'été, dans la salle de réception du palais Schliebensché, la résidence principale du comte et de la comtesse von Keyserlingk. Elle accompagnait son père, notaire du comte et de la comtesse. Kant servait de précepteur à leurs enfants. Le destin les avait réunis. Depuis qu'elle avait lu le *De Brevitate vitae* de Sénèque, à l'âge de sept ans, Ursula avait su qu'elle épouserait un jour, un philosophe. Elle se l'imaginait jeune, beau, fort et surtout, suprêmement instruit. Kant ne répondait que peu à ce tableau, du moins dans sa partie physique. En revanche, dans sa partie intellectuelle, il répondait aux critères fixés par la jeune fille et donc, avait fait fondre son cœur tendre. Il était si brillant, si drôle, si sensible. Il abordait la critique, la politique, la logique et l'anthropologie, comme d'autres abordaient le beau temps, la dernière mode de Paris ou les frasques sentimentales de la tsarine. Il lui avait plu en tout. Ursula, quant à elle, n'avait en rien marqué Kant. Non pas qu'il l'eût trouvée laide, déplaisante ou mal fagotée. Non, il ne l'avait pas vue, car il ne considérait les femmes qu'au travers de leur conversation. Or, foudroyée, intimidée, éperdue, Ursula s'était trouvée dans l'incapacité d'émettre le moindre son. Elle était donc demeurée invisible de son élu. Son père, en revanche, avait tout compris en un éclair. Une immanquable opportunité s'offrait là à lui.

Neumann père observait le monde et les hommes au travers de ses lorgnons étroits de notaire. Il ambitionnait d'élever sa position sociale, de consolider sa fortune, de sorte à mourir parmi les premiers citoyens de Königsberg. Son rêve ultime était d'être présenté au roi. Grâce à un labeur acharné, ainsi qu'à un sérieux et une confidentialité à l'épreuve des balles, il avait conquis la confiance de von Keyserlingk, protégeant leurs affaires avec l'acharnement que mettait l'impératrice à récupérer la Silésie. Il avait été admis au palais Schliebensché, dans le salon et à la table du comte et de la comtesse. Restait à présent à y être invité en même temps que Frédéric II. Pour ce faire, il lui fallait franchir un pas

supplémentaire dans l'intimité de ses clients. Kant, qui y était plus avancé, se révélerait un marchepied idéal. Neumann père n'avait pas ménagé ses efforts, remorquant Ursula derrière lui en chaque circonstance mondaine, dépensant sans compter pour sa garde-robe, sa coiffure, ses bijoux, ses leçons de maintien, de danse, de savoir-vivre. Elle était sa fille unique, sa seule héritière, elle serait également son tremplin vers la reconnaissance et la gloire. Il buta sur un obstacle imprévu : ce niais de Kant ne semblait guère préoccupé par la bagatelle, malgré ses trente ans bien sonnés. Neumann avait diligenté une enquête à son sujet. On ne lui connaissait ni liaison, ni extravagance. Il menait une vie rangée de précepteur et de philosophe, réglée à la minute près. Il ne fréquentait aucun endroit de mauvaise réputation, ne s'adonnait ni au jeu, ni à la boisson. Bref, un ascète moderne. Neumann songea qu'il partageait les penchants du roi. Il n'en était rien. Kant aimait la philosophie comme d'autres aimaient leur épouse. Neumann se trouva rassuré – Kant ferait un gendre parfait – et contrarié – comment intéresser au mariage un homme qui ne s'intéressait qu'à ses pensées ? Le notaire entreprit alors de gagner les von Keyserlingk à sa cause. Le comte et la comtesse accueillirent ses suggestions d'une oreille favorable, voulant couronner le bonheur de leur protégé d'une union avantageuse. Ursula les charma, ses espérances plus encore. Ils entrèrent dans la ronde, en parlèrent à Kant d'un air faussement détaché, épiant sa réaction. Le philosophe les embarqua tout de go dans une discussion-fleuve sur Socrate et Xanthippe, noyant le poisson hyménéen.

S'ensuivit un siège long et acharné, mené conjointement par Neumann père, sa fille et les von Keyserlingk. Un siège désespérant qui vit Kant résister de partout, avec un acharnement rarement constaté dans le chef d'un jeune homme célibataire. Ursula en pleura des nuits entières, le cœur en miettes à chaque évitement, à chaque dérobade de son bien-aimé. Car Kant, ni sot, ni niais, avait saisi le manège des conjurés. La perspective de se passer la corde au cou l'effrayait. Il n'aimait rien tant que sa petite existence ordonnée, propre, nette, répétée chaque jour sans variation aucune. Il abhorrait le changement, le désordre, la désorganisation et l'improvisation, notions inhérentes au mariage, au ménage, à la vie de couple et aux enfants. Il avait résisté aux assauts poliorcétiques d'Ursula, avant de céder face à la menace existentielle qui pesait sur la Prusse, sa monarchie et son peuple. Il s'était rendu à l'étude de Neumann et lui avait formellement demandé la permission d'épouser sa fille. Le notaire la lui avait accordée dans un rugissement de triomphe. Craignant que son courage ne le trahisse, Kant avait aussitôt entraîné Ursula dans une promenade le long de la Pregolia, sur le chemin qu'il empruntait chaque jour à la même heure. Sous un bouleau, il s'était agenouillé et lui

avait tendu un écrin de velours fané où reposait la bague de fiançailles de sa défunte mère, Anna, morte dix ans auparavant après avoir mis au monde onze enfants. Une fois revenue de son évanouissement, Ursula avait couru jusque chez elle pour claironner la bonne nouvelle à son père, qui avait à son tour couru au palais Schliebensche pour la notifier aux von Keyserlingk. Une heure plus tard, tout Königsberg avait appris ladite bonne nouvelle et ses habitants en avaient oublié, pour quelques jours, la guerre, les coups d'éclat du prince de Lorraine, l'orgueil de la marquise de Pompadour et les efforts du comte de Starhemberg pour la flatter.

Ces événements repassèrent en un éclair dans la tête de Kant, alors qu'il se tenait au pied de l'autel de la cathédrale. Les travées de l'édifice étaient combles. Sa famille, ses protecteurs, ses amis, quasiment la moindre personne qu'il avait croisée depuis sa naissance, avec en sus, chaque être humain ayant été en contact de près ou de loin avec les Neumann, se pressaient sous la voûte consacrée, encaqués comme des harengs dans une nasse, se dévissant le cou pour apercevoir le fiancé, jouant du coude pour décrocher la meilleure place et assister à ce prodigieux spectacle, les noces d'un philosophe et d'une vierge, sans que l'on sache tout à fait lequel des deux était Kant. Un remue-ménage sur le parvis fit se tourner les têtes en sens inverse. Les portes de la cathédrale s'ouvrirent et Ursula apparut au bras de son père. Sous son voile immaculé, la future épouse lançait des regards éperdus en direction de son promis. Neumann père, rengorgé comme un pigeon en pleine parade nuptiale, distribuait à la ronde, sourires fats et hochements de perruque satisfaits. Kant sentit son estomac se nouer. À chaque pas effectué par Ursula, sa gorge se resserrait. Quand elle arriva à sa hauteur, il respirait à grand peine. Neumann confia sa fille à un Kant plus mort que vif. Ursula ôta son gant et plaça sa main dans la sienne. Le pasteur s'approcha et après un signe de croix pour les bénir, ouvrit la bouche pour inaugurer la cérémonie. Mais au lieu des paroles consacrées, retentit un tonitruant coup de canon, bientôt suivi d'une dizaine d'autres. Le temps suspendit son vol et chacun dans la cathédrale demeura figé, saisi par le terrible vacarme. Les portes se rouvrirent à toute volée. Un portefaix déboula dans la nef, la face congestionnée, les yeux exorbités, affichant tous les signes extérieurs de la plus terrible panique, hurlant : « Les Russes ! Les Russes ! Ce sont les Russes ! Ils encerclent la ville ! » De fait, les troupes de la tsarine, commandées par le comte Fermor, après avoir envahi la Prusse orientale, venaient se saisir de sa capitale.

S'ensuivit un sauf-qui-peut général. Les invités s'enfuirent en tous sens, se bousculant, se renversant, se marchant les uns sur les autres, dans une mêlée de cris, de pleurs, d'étoffes

froissées, d'habits déchirés et d'enfants réclamant leur mère. Kant contempla la scène, interdit, incapable d'articuler la moindre pensée cohérente. Son cerveau, machine en perpétuel mouvement, refusa pour la première fois de le servir. Il n'aperçut même pas Neumann père balancer sa fille sur son épaule comme il s'agissait d'un sac d'obligations et s'enfuir à toutes jambes. Il se retrouva bientôt seul dans le lieu saint. Il marcha comme un automate vers le portail et sortit sur le parvis. La canonnade avait cessé. Le drapeau blanc, hissé par les autorités municipales, flottait sur le château. Königsberg s'était rendue, faute de défenses suffisantes pour affronter la puissante armée russe. L'ironie de sa situation apparut à Kant. Ce matin, en se levant, il songeait terminer la journée sous le joug du mariage. Il la terminerait sous le joug de la tsarine. Il reprit la route du palais Schliebensché, au travers des artères désertes de sa ville natale, désormais soumise au bon vouloir capricant d'Elisabeth Petrovna. Et tandis qu'il franchissait la Pregolia, son esprit se remit en branle. L'inspiration lui vint d'un traité philosophique appelant les souverains européens à la paix. Le titre jaillit d'un méandre de son cerveau : *Vers la paix perpétuelle*. Il se sentit soudain ragailardi. Foin de l'amour et du mariage, rien ne valait décidément la philosophie !